



JANICAUD, Dominique, MATTÉI, Jean-François, *La métaphysique à la limite. Cinq études sur Heidegger*

Jean Grondin

Volume 40, numéro 2, juin 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400105ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400105ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grondin, J. (1984). Compte rendu de [JANICAUD, Dominique, MATTÉI, Jean-François, *La métaphysique à la limite. Cinq études sur Heidegger*]. *Laval théologique et philosophique*, 40(2), 258–259. <https://doi.org/10.7202/400105ar>

comme un platonicien « de gauche » dont la doctrine aurait été préfigurée chez Speusippe, le neveu de Platon. La porte d'entrée de la Métaphysique ne serait plus la protreptique du livre A, mais le dédale des livres M et N. Autrement dit, entre Aristote et Platon (qui sera traité dans le tome II), il faut parcourir un itinéraire doxographique de 171 pages au seuil du troisième tome.

Il ne faut pas s'y méprendre : les doctrines de Speusippe et Xénocrate, telles qu'elles ont été transmises par une doxographie sans esprit, restent dans l'ensemble d'un formalisme relativement désuet, mais leur considération nous permet de reconstruire le contexte dans lequel se déploya la critique aristotélicienne du platonisme, où c'est souvent Xénocrate, le porte-parole de la « droite » académicienne, qui est visé et non Platon lui-même. L'ignorance de ce contexte, imputable à la disparition, en partie accidentelle, des écrits des « jeunes platoniciens », a lancé la carrière des malentendus aussi superficiels qu'anhistoriques qui opposent Platon et Aristote (idéalisme vs. réalisme ; universalisme vs. individualisme ; poésie vs. science ; apriorisme vs. empirisme, etc.). La prise en compte de l'ancienne académie, carrefour de l'intelligentsia scientifique à son époque, nous habilite à reproduire ce que H.-G. Gadamer a appelé la « Wirkungseinheit », c'est-à-dire l'unité thématique et opératoire, du platonisme et de l'aristotélisme.

Chose certaine, la contribution de Krämer à l'Ueberweg est de plusieurs lieues l'étude la plus complète et la plus détaillée (en fait, la première) sur l'ancienne académie dans l'histoire de l'histoire de la philosophie. C'est aussi vrai du brillant exposé de Wehrli qui livre, pour ainsi dire, le commentaire condensé des fragments de la première école péripatéticienne qu'il a si patiemment ramassés (*Die Schule des Aristoteles. Texte und Kommentar*, Schwabe, Basel, 1967-1974). Par la force des choses, et surtout de la tradition, la monographie de Flashar sur Aristote se veut moins originale. L'auteur entend corriger la présentation d'Aristote dans les dernières éditions de l'Ueberweg-Praechter, beaucoup trop dominée par les recherches de Werner Jaeger. Comme le souligne Flashar (178), Jaeger, par un drôle de paradoxe, avait mené son interprétation biographique de la philosophie d'Aristote sans procéder à un examen critique des témoignages sur sa biographie. La présentation de Flashar doit beaucoup aux études d'Ingemar Düring, ce qui

veut dire qu'elle tient aussi compte du berceau de l'académie (180, 379). Elle contribuera ainsi à consolider un changement de paradigme dans les recherches aristotéliciennes.

Jean GRONDIN

D. JANICAUD, J.-F. MATTÉI, **La métaphysique à la limite**. Cinq études sur Heidegger. Coll. « Épiméthée ». Paris, P.U.F., 1983. 221 pages.

Ce livre réunit une longue monographie de J.-F. Mattéi sur la figure du chiasme chez Heidegger et quatre petits essais de D. Janicaud consacrés à la problématique du dépassement de la métaphysique.

Chacun sait que le magicien du verbe qu'est Heidegger a souvent recours à des croisements chiasmiques dans ses écrits (« l'essence de la vérité est la vérité de l'essence », « le principe de raison et la raison du principe », etc.). Mattéi veut y voir plus qu'une figure de rhétorique. Le chiasme jouirait avant tout d'une fonction cosmique (129) : l'office du chiasme consisterait à décrire l'entrelacement ou la co-appartenance de toutes choses, dont le quadriparti (composé du ciel et de la terre, des divins et des mortels) incarnerait la plus franche expression. Se contentant de nommer les vecteurs du cosmos sans les expliquer, la tournure du chiasme scellerait l'abandon de la rationalité occidentale chez Heidegger qui aurait choisi, au soir de la métaphysique, de renouer avec la poésie et le mythe. Le jeu du quadriparti sera rapproché de la pensée chinoise, prélogique et mythique, qui « se préoccupe moins d'expliquer l'ordre du monde en le ramenant à un système de concepts formels et univoques, que d'évoquer les rythmes naturels de l'univers grâce à un jeu de représentations concrètes dont le pouvoir de suggestion est immédiat » (142). Cette immédiateté sera l'un des aspects qui permettra à l'auteur de relever une analogie plus profonde entre les philosophies de Heidegger et de Platon : l'éclair de l'être répond à *Λ'ἐξαιφνης* du *Banquet*. Cette analogie existe effectivement, mais l'auteur s'y prend très mal pour la mettre en relief. Le plus souvent il met dos à dos des citations de Platon et de Heidegger sans prendre le soin de les commenter. Pour conserver le moule du chiasme, il confrontera régulièrement deux textes de Heidegger avec deux autres « parallèles » chez Platon. L'artificialité du procédé saute aux yeux. L'interprétation reste aussi suggestive que la pensée dont elle veut rendre compte.

Les rapprochements sont parfois tirés par les cheveux (la comparaison, par exemple, du tournant chez Heidegger avec le mouvement de rotation du soleil chez Platon !).

Mattéi a bien aperçu que le chiasme joue un rôle important dans l'énonciation du tournant de la pensée heideggerienne, mais il omet d'en préciser l'articulation. Il passe trop rapidement, et sans dire pourquoi, sur la version classique du tournant qui en fait un virage de être et temps à temps et être (87). Le « tournant » de la question est bien distingué du « virage » du penseur (88), mais la signification des deux tournants n'est jamais élucidée. Dans l'ensemble, l'étude n'est pas bien documentée. Il n'est question que des textes traduits de Heidegger et les commentateurs n'ont pas été mis à contribution. Mattéi relève le chiasme qu'exhibe le texte célèbre de la cinquième édition de *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, « il appartient à la vérité de l'être que jamais l'être ne se déploie sans l'étant, que jamais un étant n'est sans l'être », sans noter que la quatrième édition affirmait précisément le contraire (« ... que l'être peut bien se déployer sans l'étant, mais que jamais l'étant n'est sans l'être »), oscillation qu'une enquête sérieuse sur le chiasme aurait dû commenter.

La problématique du dépassement de la métaphysique, qui avait été récupérée de façon unilatérale par la destruction derridienne, constituera le point de départ des réflexions de Janicaud. Le « dépassement de la métaphysique » veut être entendu comme un génitif subjectif : c'est la métaphysique elle-même qui se surmonte dans la technique mondialisée (26). À la pensée de Heidegger incomberait la tâche de situer et d'appropriier la métaphysique dans sa vérité, interrogation qui échappe, bien sûr, à la métaphysique comme telle puisqu'elle présuppose une « transformation de la pensée ». Janicaud est assez fin pour constater que l'ambivalence subsiste chez Heidegger : tout en parlant d'appropriation (*Verwindung*), Heidegger ne laisse pas tomber le vocabulaire du dépassement. L'auteur en vient à se demander si Heidegger ne cède pas à une sorte de radicalisme, voire de manichéisme, lorsqu'il évoque la possibilité d'un séjour fondamentalement différent de celui de la métaphysique. Heidegger aurait peut-être fait un procès un peu trop rapide à la rationalité et à l'humanisme métaphysique. Sans les nommer, Janicaud rejoint Gadamer et le dernier Habermas en s'efforçant de dégager « l'espace de jeu d'une pensée rationnelle non scientifico-technique » (39).

Janicaud pense notamment à la sphère politico-sociale où la rationalité indubitable des libertés civiles et de la démocratie a fait ses preuves. L'entreprise de Janicaud mérite assurément des louanges, mais le problème c'est qu'il y va avec des gants blancs quand vient le temps de demander des comptes à Heidegger, qu'il ne s'agit pas tant de critiquer que de « relayer ». Le « maître de pensée et de vie » que paraît être le « dissident » Heidegger est exclu de la critique à l'aide de catégories esthétisantes : « Ne mesurons pas les expériences d'un éclaircisseur à la même aune que les assurances données par les arpenteurs de cantons reconnus ! De même que Klee peint comme jamais on n'a peint avant lui, Heidegger pense comme jamais on n'a pensé avant lui. Dans les deux cas, une nouvelle lumière se pose sur l'acte de peindre, sur la tâche du penseur » (23, cf. aussi 20). La bienveillance monte d'un cran lorsque Janicaud se sert de Heidegger pour parler des libertés civiles. Or Heidegger a reconnu dans l'interview du *Spiegel* qu'il n'était pas convaincu que la démocratie représentait à notre époque le meilleur système politique. Comme si de rien n'était, Janicaud ne se fait aucun scrupule de reprendre les termes de Heidegger pour soutenir le contraire : « le régime politique approprié à l'ère technique, je ne suis pas persuadé que cela *ne soit pas* la démocratie » (45). Comment peut-on proclamer des truismes de la raison et se réclamer de ceux qui n'en faisaient pas grand cas ? Pour situer le débat dans le paysage intellectuel français, on a l'impression que Janicaud entend contrer les abus de la déconstruction chez Derrida en faisant appel aux libertés civiles redécouvertes par les « nouveaux philosophes » (pourquoi si tard ?), et tout ça au nom de Heidegger. Si le philosophe de Messkirch caressait quelque sympathie pour la démocratie, il aurait pu l'écrire quelque part. Hélas ! les rares textes (pour ne rien dire des actions) de Heidegger sur la démocratie, et la modernité en général, ne sont pas élogieux. L'*Aufklärung* a de meilleurs amis.

Jean GRONDIN

Jacques et Raïssa MARITAIN, *Œuvres Complètes*.
Vol. V. Édition publiée par le Cercle d'Études
Jacques et Raïssa MARITAIN. Fribourg, Éditions universitaires / Paris, Éditions Saint-Paul, 1982, (13 × 20,5 cm), 1153 pages.

Le volume V des *Œuvres Complètes de Jacques et Raïssa Maritain* (l'édition comporte 15 volumes)